

Jan Stocklassa

LA FOLLE ENQUÊTE DE

**STIEG
LARSSON**



Aux origines de *Millenium*

Flammarion

Jan Stocklassa

LA FOLLE ENQUÊTE DE STIEG LARSSON

*Sur la trace des assassins d'Olof Palme :
les archives secrètes de Stieg Larsson
relancent l'enquête.*

Stieg Larsson a consacré une partie de sa vie à tenter de résoudre l'une des plus grandes énigmes politiques de son temps : le meurtre d'Olof Palme, Premier ministre abattu dans les rues de Stockholm en 1986. C'est après avoir fait mille fois fausse route puis approché de très près la vérité qu'il entame l'écriture de la fameuse trilogie. Des années après sa mort, le journaliste Jan Stocklassa a eu accès à l'intégralité de ses archives, secrètement entreposées dans un hangar. Il décide alors de prendre le relais : cinq ans de recherches, des milliers d'heures passées à éplucher les dossiers en quête de nouveaux indices, des agents étrangers et des intermédiaires en tout genre conduisent à des révélations qui permettent de relancer les investigations de la police.

Enquête magistrale et véritable polar, le livre de Jan Stocklassa se dévore comme un roman d'espionnage qui lance le lecteur sur la piste de mouvements d'extrême droite européens, dont la menace grandissante obsédait déjà Stieg Larsson. C'est également un document unique et fascinant sur la vie de l'auteur de *Millenium* et sur la genèse de cette œuvre connue dans le monde entier.

Jan Stocklassa est un journaliste indépendant qui a obtenu l'autorisation d'utiliser les archives secrètes du magazine Expo, fondé par Stieg Larsson, auteur de la célèbre trilogie Millenium, vendue à plus de 80 millions d'exemplaires à travers le monde.

*Traduit du suédois
par Julien Lapeyre de Cabanes*

Flammarion

La folle enquête de Stieg Larsson

Sur la trace des assassins d'Olof Palme

Jan Stocklassa

La folle enquête de Stieg Larsson

Sur la trace des assassins d'Olof Palme

*Traduit du suédois
par Julien Lapeyre de Cabanes*

Flammarion

Titre original : *Stieg Larssons arkiv. Nyckeln till Palmemordet*

Éditeur original : Bokfabriken

© Jan Stocklassa, 2018.

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2019.

ISBN : 978-2-0814-4544-4

À Berra et Marianne, où que vous soyez !

En Suède, j'avais les boules. Tu sais... c'est désert, tout le monde est bourré. Tout fonctionne comme sur des roulettes. Si tu t'arrêtes au feu et que tu coupes pas le moteur, il y a un type qui vient te dire de le faire. Tu ouvres une armoire à pharmacie et tu vois écrit : « En cas de suicide, appeler... » Tu regardes la télé, c'est le film d'une opération des tympanes. Ces trucs-là me foutent la trouille.

Lou Reed, dans le film *Brooklyn Boogie*

Introduction

Tout est censé être très simple. Pluton est une planète. Le lait est bon pour la santé. Le diesel est plus propre que l'essence. Si l'on nage juste après avoir mangé, on peut avoir des crampes et se noyer. L'assassinat du Premier ministre suédois Olof Palme ne sera jamais résolu. Or toutes les bonnes vieilles vérités ont une fin, et pour l'une d'elles, ce jour est venu. Voici la nouvelle vérité : nous allons savoir qui a assassiné Olof Palme.

Pour ma part, tout a commencé en 2008, de la façon la plus suédoise qui soit – si l'on en juge par tous les romans policiers écrits dans ce pays : l'assassinat d'une femme au bord d'un lac de la région du Småland, qui me donna l'idée d'écrire un livre sur les lieux où sont perpétrés les crimes. Un an plus tard, je réalisai qu'essayer d'expliquer la mort des gens était également un mal très suédois. La police avait de nouveaux moyens techniques à sa disposition, et l'assassin de cette femme s'avéra être... un élan. Mais j'avais déjà abandonné mon idée initiale, entièrement absorbé par l'aventure que raconte ce livre.

Cinq ans plus tard en effet, je découvrais les archives oubliées de Stieg Larsson, mettant le pied dans un monde peuplé d'hommes et d'événements tels que ses romans en sont tissés. De personnages aussi extrêmes que Lisbeth Salander et Alexander Zalachenko. Presque réels. De meurtriers et de leurs victimes. D'espions espionnant d'autres espions. De femmes et d'enfants assassinés. D'ordinateurs piratés, d'écoutes clandestines, d'opérations secrètes. Et la mort. Le mal, la mort brutale.

Même si les trois romans de Stieg Larsson se sont vendus à plus de 80 millions d'exemplaires à travers le monde, son activité première n'était pas d'écrire des romans policiers. Il avait voué toute sa vie d'homme adulte à combattre l'extrême droite montante. Dès le début des années 1990, il avertissait du danger que représentait le nouveau parti des Démocrates Suédois. Le même parti qui a bouleversé le paysage politique suédois et qui, vingt-cinq ans plus tard, fait basculer la majorité au Parlement.

L'autre grand projet de Stieg était d'enquêter sur l'assassinat d'Olof Palme. Cela apparaît dans ses archives, essentiellement consacrées à l'extrême droite, mais où ses recherches glissent naturellement vers l'enquête sur le meurtre de Palme, l'engageant à échafauder des thèses concrètes, parfois à conseiller la police.

J'ai travaillé à partir des idées et des hypothèses de Stieg, creusant toujours plus loin pour trouver les morceaux qui complèteraient le puzzle. Le tableau qui se dessine ne se contente pas d'expliquer une partie des circonstances étranges qui entourèrent le crime. Il éclaire aussi les mobiles qui le déclenchèrent. Je crois désormais avoir une idée très précise de ce qu'il s'est passé en Suède avant le soir mortel du 28 février 1986, et de l'identité de ceux qui étaient sur les lieux du crime ce soir-là. Une solution potentielle est donnée ici : à chacun ensuite de se faire son idée à partir des faits que j'expose et des conclusions que j'en tire.

Ce que vous tenez entre les mains est un roman documentaire. Écrit comme un récit à suspense, mais pensé comme un document qui rétablit la vérité. Trente pages au moins de ce livre sont directement de la main de Stieg – articles, lettres, mémorandums. Beaucoup de dialogues ont été retranscrits mot pour mot, d'autres romancés à partir des documents trouvés dans les archives de Stieg et de plus d'une centaine d'entretiens. Je précise dans la postface comment j'ai trouvé le matériau sur lequel ce livre se fonde, et comment je m'en suis servi. Si l'on veut se plonger plus avant dans les détails de l'enquête, je recommande aux Suédois le rapport de mille pages de la Commission d'enquête sur le meurtre, et les livres de Gunnar Wall ou de Lars Borgnäs, deux des plus grands experts de l'affaire Palme, entre autres milliers de pages écrites à ce sujet. Mais à mes compatriotes et à tous les autres, je dis : attention !

L'enquête sur l'assassinat d'Olof Palme est un méchant virus qui ne tardera pas à vous contaminer.

Il y a une certaine ironie à ce que ce soit précisément la Suède qui n'ait jamais su résoudre le meurtre d'un de ses hommes d'État. Ce pays où tout est mesurable, où tout est transparent, souffre depuis des décennies d'une plaie ouverte que rien ne semble pouvoir guérir. Cela va changer.

L'assassinat d'Olof Palme va être résolu. Krister Peterson, le nouveau procureur chargé de l'enquête préliminaire, assure que non, le Premier ministre n'a pas été assassiné par... Christer Pettersson, toxicomane marginal longtemps suspecté. Et je le crois. Autant que je suis convaincu que les recherches de Stieg Larsson contribueront à faire éclater la vérité. Avec ce livre, j'espère.

Lorsque vous le lirez, la police aura en sa possession les éléments que j'y donne, et avec eux la possibilité de trouver la preuve nécessaire à l'arrestation d'une personne. D'une personne au moins.

D'ici un à deux ans, je souhaite que la nouvelle vérité soit : nous savons qui a tué Olof Palme.

Jan Stocklassa, septembre 2018

Prologue

Stockholm, 20 mars 2013

Les essuie-glaces luttaienent contre l'épaisseur de la neige. J'étais garé depuis à peine plus d'un quart d'heure, mais la tempête avait déjà englouti ma Volvo bordeaux sous une lisse couche de neige. Les bruits de l'extérieur me parvenaient assourdis, et la neige qui tourbillonnait me faisait perdre tout sens de l'orientation, bien que je sache que j'étais sur le parking devant le bâtiment en tôle ondulée de l'entrepôt.

Le bruit sourd d'un moteur me fit sortir la main pour essuyer la vitre, dégageant la buée qui s'écoula en un petit ruisselet le long de mon poignet jusque dans la manche de mon manteau. Une fourgonnette argentée s'était garée à ma gauche. Sa portière s'ouvrit avant que j'aie le temps de couper le moteur. L'homme avait le visage enveloppé dans une écharpe, la capuche de sa parka était rabattue. Il me fit signe par-dessus le capot de le retrouver devant la porte d'entrée. Lorsque j'arrivai à sa hauteur, il était déjà en train de taper un code. Ce ne devait pas être le bon, puisqu'il sortit son portable pour appeler quelqu'un. Les quelques minutes que nous attendîmes furent aussi longues qu'une campagne électorale suédoise. Les archives dormaient là depuis dix ans et ne semblaient pas prêtes à abandonner si aisément leur existence léthargique. Enfin la porte coulissante s'ouvrit et, après un sas ventilé, nous laissa pénétrer dans un couloir chaud et sec, éclairé par des néons aveuglants,

bordé d'une rangée de volets roulants en fer-blanc. Après le froid glacial, c'était presque chaleureux.

Une fois qu'il eut enlevé son bonnet, son écharpe et sa capuche, je reconnus que c'était bien Daniel Poohl, du journal *Expo*, qui m'avait fait entrer. On se serra la main avant d'emprunter le long couloir, puis de monter les escaliers jusqu'au premier étage pour déboucher dans un corridor identique. Daniel s'arrêta devant un des volets roulants. Hormis une petite plaque sur laquelle était gravé un numéro, rien n'indiquait que nous étions arrivés à destination. Rien ne laissait présager que le débarras qui s'ouvrait à nous pouvait abriter un trésor. Un trésor dont j'espérais qu'il puisse nous amener à faire des découvertes inestimables.

Le volet remonta en grinçant, la pièce à l'intérieur était pleine à craquer. Des colonnes de cartons du sol au plafond. Empilés les uns sur les autres en deux rangées jusqu'à la porte. Un regard sur le dessus d'un des cartons m'apprit que j'avais trouvé ce que je cherchais depuis si longtemps. On lisait, écrit au marqueur : ARCHIVES STIEG.

Nous en descendîmes un de la pile. Daniel ouvrit le couvercle, j'attrapai une liasse de pochettes marron, d'un modèle désuet. Chacune d'entre elles était identifiée du côté face par une écriture manuscrite parfaitement lisible. Celle que je tenais portait l'inscription *WACL, 1933, Resistance International, Piste sud-africaine, Christer Pettersson*. J'en avais des picotements dans les doigts, comme si les pochettes étaient électriques. Les titres ne laissaient aucun doute : ces documents que j'avais entre les mains concernaient l'assassinat du Premier ministre suédois Olof Palme.

Il y avait là un matériau immense, plus que je ne pouvais en espérer, et je commençais à me demander comment faire pour transporter tout ça.

Daniel me ramena à la réalité. Bien qu'il n'ait que 31 ans, il était à la fois le rédacteur en chef et le directeur commercial d'*Expo*, et avait déjà derrière lui une vie consacrée à lutter contre le racisme et l'intolérance. Ces archives étant sous sa responsabilité, il me fit bien comprendre qu'aucun document ne quitterait le bâtiment sans son autorisation, et que je ne devais raconter à personne où elles étaient entreposées.

Il m'autorisait à les consulter sur place ; or il n'y avait désormais pas d'autre endroit au monde où j'eusse davantage désiré être que dans les couloirs sans fenêtre de ce garde-meuble en tôle ondulée, assis sur un carton de déménagement tandis que la tempête de neige faisait rage au-dehors. Mon temps était limité et il me fallait pouvoir jeter un coup d'œil à un peu plus qu'un petit bout des archives si je voulais tirer quelques conclusions sur les idées de Stieg.

La route avait été longue et sinueuse. Consacrer tout mon temps libre au meurtre toujours irrésolu d'Olof Palme m'avait arraché à ma propre misère personnelle. Et voilà que cela m'amenait jusqu'aux archives oubliées d'un des écrivains les plus célèbres du monde. Il n'y avait plus qu'à remonter les différents fils. Stieg semblait soutenir une théorie qui impliquait les services secrets sud-africains, appuyés par des membres de l'extrême droite suédoise. Pour ma part, je croyais à la thèse de l'assassin amateur. Nous n'étions pas d'accord.

Pourtant, je me rendais compte que c'était une occasion à ne pas laisser passer. Le matériau que contenaient ces archives était beaucoup trop important pour ne pas être repris. Mais je ne savais pas encore où cela me mènerait, ni que mes recherches allaient me mettre en danger, moi et d'autres, lorsqu'elles me feraient croiser la route d'extrémistes, d'agents secrets, de boucs émissaires et de meurtriers.

*

Stieg avait envoyé une lettre de sept pages à Gerry Gable, rédacteur en chef de *Searchlight*, premier magazine britannique engagé contre le racisme, et modèle de l'*Expo* suédois. La lettre avait été écrite moins de trois semaines après l'assassinat d'Olof Palme.

Stockholm, le 20 mars 1986

Cher Gerry, chers amis,

L'assassinat du Premier ministre suédois Olof Palme est, pour être tout à fait franc, l'un des meurtres les plus incroyables et les plus déroutants sur lesquels j'ai eu la triste mission d'enquêter.

Déroutant en cela que cette affaire bascule subitement, change de cap, accouche sans cesse de nouvelles découvertes, pour ensuite faire demi-tour à l'aube de la prochaine échéance. Incroyable par la magnitude du séisme politique qu'elle a déclenché : c'est la première fois dans l'Histoire, je crois, qu'un chef d'État est assassiné sans qu'on ait la moindre idée de l'identité de son assassin. Inquiétant – tous les meurtres le sont – car la victime n'est autre que le Premier ministre, un homme authentiquement aimé et respecté en Suède, que l'on soit social-démocrate ou (c'est mon cas) qu'on ne le soit pas.

Quand le téléphone a sonné chez moi le samedi 1^{er} mars au matin, et que mon rédacteur en chef m'a informé du meurtre et ordonné de me rendre au bureau immédiatement, j'étais en plein chaos. Imagine dans quel état tu te trouverais si tu devais écrire sur l'assassinat de Mme Thatcher et que le meurtrier avait disparu sans laisser de traces.

Et puis, le choc général. Ce samedi matin-là, aux premières heures, tandis que la nouvelle se répandait à travers la Suède endormie, j'ai vu des gens sortir dans la rue, spontanément, la mine pâle et austère. Au bureau j'ai vu des reporters criminels chevronnés – hommes et femmes qui ont déjà tout vu deux fois – s'arrêter brusquement d'écrire, pencher la tête et éclater en sanglots.

Moi aussi j'ai fondu en larmes ce matin-là. Ça m'a pris au moment où j'ai ressenti une impression désespérée de déjà-vu, comprenant que c'était la deuxième fois en moins de trois ans que je perdais un Premier ministre, le précédent étant Maurice Bishop, de la Grenade – un homme que j'aimais, que je respectais et en qui j'avais plus confiance qu'en bien d'autres. Pas de nouveau, non.

Et puis, une fois le chagrin mis de côté, et M. Palme au cimetière, arrive l'instant où les reporters se rendent compte que toute cette affaire n'est rien d'autre qu'un



L'enveloppe de la lettre de Stieg Larsson envoyée à Gerry Gable le 20 mars 1986 (Archives Stieg Larsson)

formidable manuel d'enquête de détective qui leur tombe entre les mains. Quelle story !

Parfois elle avance au rythme effréné d'un roman de Robert Ludlum. D'autres jours elle ressemble plus à un crime d'Agatha Christie, pour se transformer ensuite en polar d'Ed McBain assaisonné de comédie à la Donald Westlake. La position de la victime, l'incidence politique, le meurtrier au visage invisible, les spéculations, les pistes qui ne mènent nulle part, les rumeurs, et les tarés, et les types qui-savaient-tout-depuis-le-début, les coups de fil, les témoignages anonymes, ceux qui t'émeuvent, et cette impression que tout va s'effondrer d'un instant à l'autre – tout ça pour ne mener à rien qu'à encore plus de confusion.

On commence déjà à écrire des livres là-dessus.

En général, les assassins d'un chef d'État sont arrêtés ou tués dans les premières secondes ou minutes qui suivent les faits. Et l'enquête, d'habitude, est vite bouclée. Ce n'est pas le cas ici : nous avons un Premier

ministre qui fait une petite promenade nocturne avec sa femme, sans aucun garde du corps à l'horizon. Et nous avons un assassin qui se volatilise, purement et simplement.

Et je me demande sincèrement par où commencer une enquête dans laquelle il y a littéralement des milliers de suspects, et pas la moindre piste solide. Excuse tout ce bavardage initial. Ce n'était pas mon intention de m'étendre là-dessus.

En bref, ça fait longtemps que je voulais t'écrire à propos du meurtre d'Olof Palme. J'ai commencé huit ou neuf brouillons sans en finir un seul. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'à chaque fois que j'étais sur le point d'y parvenir, quelqu'un arrivait avec de nouveaux éléments perturbants qui tiraient toute l'histoire dans une autre direction. Et j'étais obligé de jeter tout ce que j'avais écrit, pour recommencer depuis le début.

Cette lettre n'est pas un article, plutôt une tentative de te briefer sur ce qui, dans ce meurtre, relève des faits, et ce qui relève de la fiction. Après avoir vécu vingt-quatre heures sur vingt-quatre avec cette affaire pendant les trois dernières semaines, j'ai encore beaucoup de mal à prendre de la distance avec le sujet, et puisqu'il semble ce soir que toutes les investigations soient dans l'impasse, ce briefing sera ma manière à moi de résumer l'affaire en faisant le tri dans mes pensées. Si tu devais écrire quelque chose là-dessus dans le prochain numéro, ce résumé pourra t'être de quelque utilité. Je vais essayer de ne mentionner que les éléments les plus pertinents.

Et d'abord, que s'est-il passé, que savons-nous du meurtre ?

Quelques minutes avant vingt-trois heures, le soir du 28 février, Palme quitte le cinéma Grand en compagnie de sa femme et de son fils aîné. La décision d'aller au cinéma avait été prise quelque part durant cette même journée de vendredi ; Palme en avait fait mention à un journaliste à quatorze heures, mais leur plan n'était pas connu publiquement.

Le Premier ministre, comme de coutume, avait signifié à ses gardes du corps de la police de sécurité qu'il n'aurait pas besoin d'eux pendant toute la soirée. C'était

habituel, et tous savaient que Palme aimait se promener seul à n'importe quelle heure du soir lorsqu'il n'était pas en service ou dès qu'il n'y avait aucune raison de prendre des mesures de sécurité particulières. Ce qu'on ignore absolument, c'est si la police était ou non au courant de ses dispositions ce soir-là. Devant le cinéma, Palme et sa femme disent au revoir à leur fils et décident de rentrer à pied chez eux – c'était une nuit claire, d'un froid ordinaire pour la Suède. Quelques minutes après qu'ils se sont séparés, le fils note qu'il se passe quelque chose derrière lui, et repère un homme qui suit ses parents ; il décrira par la suite ses habits d'une façon qui concorde avec la description de ceux du tireur, mais sans qu'il ait pu distinguer son visage.

Un autre témoin a croisé le Premier ministre deux minutes plus tard et s'arrête sur son passage. Il a noté qu'un homme suivait le couple, ajoutant aussi que deux autres hommes semblaient marcher en avant du Premier ministre. Il a eu l'impression qu'ils faisaient tous partie du même groupe, concluant de là que les trois hommes devaient faire partie de l'escorte du ministre.

Celui-ci descend l'avenue Sveavägen avec sa femme, ils traversent pour jeter un œil à une vitrine et continuent leur chemin. Au coin de Sveavägen et de Tunnelgatan, l'assassin s'approche du Premier ministre et lui tire une balle de calibre Magnum 357 dans le dos.

Selon la théorie des policiers, tout indique que le meurtre a été exécuté par un professionnel. Les journalistes semblent s'y tenir, non sans soulever quelques doutes.

L'assassin n'a tiré qu'une seule fois, mais le pistolet qu'il utilise est l'une des plus puissantes armes de poing qui existent au monde. Tous ceux qui s'y connaissent en la matière savent quels effets dévastateurs peut provoquer une seule cartouche. On a montré que la balle est entrée au milieu du dos du ministre, qu'elle a sectionné la moelle épinière, ravagé les poumons, perforé la trachée et l'œsophage, avant de ressortir en laissant un trou assez gros pour y loger un chapeau. La mort est intervenue instantanément, ou en l'espace de quelques secondes. La balle, bien que n'étant pas explosive, était

gainée de façon à pouvoir percer un éventuel gilet pare-balles.

L'assassin tire un autre coup de feu sur Lisbeth, la femme d'Olof Palme, sans manifestement l'intention de tuer. Le coup l'aurait touchée à l'épaule si elle ne s'était pas retournée aussi rapidement. En fait de quoi la balle lui a éraflé la première épaule, glissé sur son manteau et frôlé la seconde, ne causant que des brûlures superficielles. Se basant là-dessus, certains spéculent sur le professionnalisme de l'assassin, avançant que le coup était destiné à tuer, mais que le tireur, un amateur, a fait preuve de nervosité. D'autres en revanche y voient une preuve que l'assassin était un expert, la seconde balle n'ayant été selon eux destinée qu'à effrayer Lisbeth Palme et à l'empêcher de le poursuivre.

Après son crime, l'auteur des faits s'enfuit suivant ce qui semble être une « voie de fuite soigneusement planifiée », en grim pant les escaliers au bout de la rue Tunnelgatan, ce qui rend toute poursuite en voiture impossible.

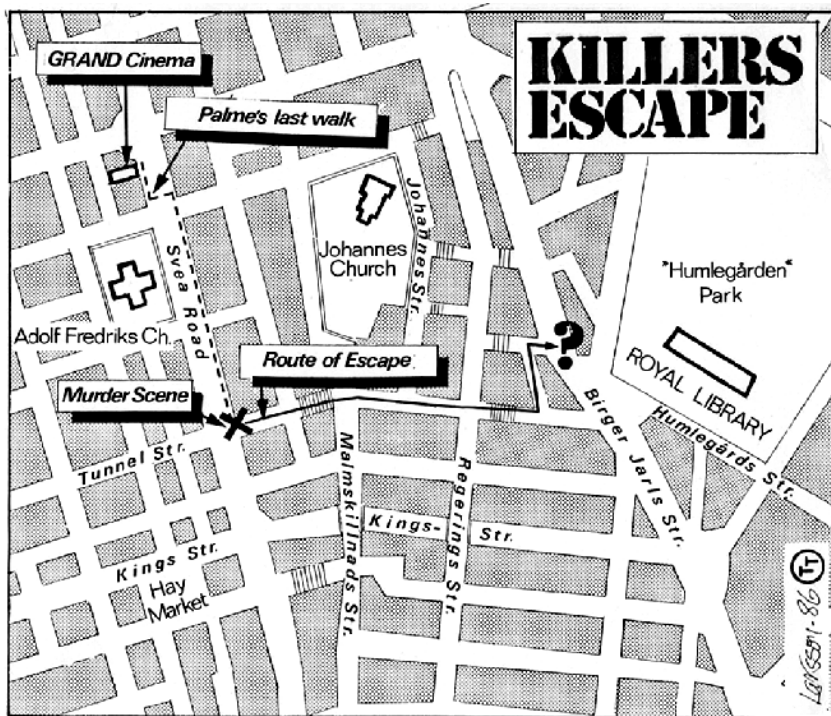
Jusqu'ici je n'ai fait que résumer les faits concrets tels que les rapporte la version policière officielle.

C'est maintenant que les problèmes commencent.

Plusieurs témoins ont livré de vagues signalements de l'assassin, souvent contradictoires. La description la plus fréquente, donc probablement la plus exacte, est la suivante : un homme blanc, entre 30 et 40 ans, de taille moyenne, fort d'épaules. Il portait un bonnet gris un peu comme Andy Capp, avec des rabats qu'on peut baisser sur les oreilles, un manteau trois-quarts de couleur sombre, un pantalon sombre. Plusieurs témoins indiquent qu'il portait une petite pochette liée autour du poignet, du type de celles qu'on utilise pour mettre des billets ou ses papiers.

On a retenu principalement les témoins suivants :

Lars, un homme de 25 ans, a croisé l'assassin au bout de Tunnelgatan, sans être vu de lui, car il marchait de l'autre côté d'une baraque de chantier qui les séparait. Lars a d'abord hésité pendant quelques précieuses secondes – moins d'une minute – puis il s'est décidé à le prendre en chasse à pied. À ce moment-là, il ignorait que la victime était le Premier ministre. Il a grimpé aux troussees du meurtrier les 86 marches de l'escalier, mais



*Carte décrivant la fuite du tueur, dessinée par Stieg Larsson le 2 mars 1986
(TT/Archives Stieg Larsson)*

en arrivant en haut, celui-là avait disparu sans laisser de traces. D'instinct, Lars a continué le long de la rue David Bagares, où un quart d'heure plus tard il a croisé...

Un couple qui venait dans le sens opposé. Il leur a demandé s'ils avaient vu un homme passer en courant, et le couple a confirmé qu'ils avaient bien vu un homme descendre la rue, trente secondes plus tôt. Lars était d'autant plus irrité, dira-t-il plus tard, d'avoir perdu la trace du meurtrier, que celui-ci n'avait pas une grande avance sur lui.

Un quatrième témoin, anonyme, mais qu'on appelle « Sara », s'est manifesté le lendemain matin, apportant de nouveaux indices. Sara, 22 ans, peintre spécialisée dans le portrait, remontait l'allée Smala gränd, à un jet de pierre de la rue David Bagares, au moment du meurtre. À mi-chemin de l'allée, elle a croisé un homme

dont la description concorde avec celle du meurtrier. Il semblait pressé mais a marqué une pause de quelques secondes à l'endroit de leur rencontre. En rentrant chez elle, Sara a allumé la radio et a entendu l'annonce de l'assassinat. Elle a fait le lien entre le meurtre et l'homme qu'elle avait croisé et, le crayon à la main, s'est mise à dessiner son portrait. Son dessin a servi de base au portrait-robot utilisé par la police.

Ces quatre témoins, sélectionnés parmi les plus de 10 000 qui se sont manifestés, semblent être les plus fiables, ceux qui ont contribué à établir des faits irréfragables.

Un cinquième témoin – celui-là moins fiable – est un chauffeur de taxi qui patientait dans sa voiture stationnée au bout de l'impasse de Snickarbacken, lorsqu'il a vu un homme passer en courant devant son taxi, et monter à bord d'une Passat verte ou bleu foncé qui semblait l'attendre. La voiture aurait démarré aussitôt.

Snickarbacken se situant dans le prolongement de Smala gränd, il est possible que l'indice donné par le chauffeur de taxi ait un lien avec le chemin emprunté par le meurtrier, cependant les points d'interrogation demeurent. Le chauffeur de taxi a déclaré avoir vu passer l'homme environ dix-quinze minutes après le moment du meurtre, or il ne faut que trois à quatre minutes pour effectuer ce même trajet en courant. Le chauffeur se trompe également dans le nom qu'il attribue à la rue menant à Snickarbacken ; non pas Smala gränd, mais celui d'une rue sans aucun rapport.

Malgré cela, l'enchaînement des faits laisse supposer que l'assassin est effectivement passé devant le chauffeur de taxi, la police avançant que celui-ci a pu s'assoupir, ce qui explique son erreur concernant l'heure des faits. (Son témoignage a abouti à l'émission d'un avis de recherche national contre une Passat verte ou bleu foncé, légitimé notamment par le fait que le chauffeur avait eu le temps de relever certains chiffres de la plaque d'immatriculation, mais pas tous.)

Cet enchaînement de faits a conduit la police à émettre l'hypothèse que le meurtre était une exécution soigneusement planifiée, menée par un groupe d'individus.

Cependant la police n'a pas suggéré quel type de groupe ou d'individus pouvait être impliqué.

Une première question critique se pose :

Que se serait-il passé si le Premier ministre n'était pas rentré chez lui à pied, mais qu'il avait suivi son fils dans le métro et n'était ainsi jamais passé à l'endroit idéal de son propre assassinat ?

Si le crime était si bien planifié, alors soit l'assassin a été forcé d'ajuster ses plans, soit il disposait de plusieurs issues de fuite et/ou de plusieurs complices. Comme on l'a vu, les déclarations de certains témoins corroborent cette dernière version. (Note bien que la police autant que les journalistes ont fermement écarté ces témoignages-là, les faisant passer pour douteux.)

Un homme qui passait dans la rue Tunnelgatan à l'heure du meurtre, mais dans la direction opposée, de l'autre côté de Sveavägen, a croisé deux hommes d'âge moyen qui couraient vers les lieux du crime.

Deux témoins supplémentaires confirment cet indice, ayant observé deux hommes qui tournaient dans Drottninggatan avant de se séparer.

Un quatrième témoin raconte avoir vu un homme courir le long de Drottninggatan une ou deux minutes plus tard. L'homme s'est arrêté subitement, a fait signe à une voiture qui attendait pour le récupérer, avant de « partir en trombe ».

Ici l'enquête piétine. On trouve bien sûr une quantité de déclarations et de rapports, mais rien qui n'ait un lien direct avec le meurtre.

Cul-de-sac. Point final.

La plupart des faits ont été établis dans l'espace des deux premiers jours (parfois des premières minutes) qui ont suivi le meurtre. Ensuite, ça a été la foire aux aveux : un tas de zozos du type c'est-moi-l'assassin, un grand nombre de témoignages allant de peu fiables à carrément fantaisistes, et – bien entendu – des appels anonymes.

Dans le cas d'un attentat terroriste, du moins « de gauche », les organisations responsables ont en général l'habitude de revendiquer le crime au bout de quelques heures seulement. Pas un ne l'a fait.

Parmi les groupes qui ont cherché à tirer gloire du crime en se l'attribuant, on trouve le Commando Christian Klar, Holger Meins, les Oustachis, et divers gangs d'extrême droite voire néonazis. Aucun d'entre eux n'est crédible.

Après l'assassinat, pendant quelques jours, la Suède a ressemblé à un pays occupé : les aéroports étaient fermés, les contrôles aux frontières renforcés, les ports et les bateaux fouillés. (Évidemment, ces mesures n'ont servi à rien, un meurtre soigneusement planifié impliquant nécessairement une fuite tout aussi bien préparée.)

Trois jours après le crime, on a arrêté et interrogé un policier suspecté d'y être mêlé ; un énergumène d'extrême droite connu pour se balader armé, et avec un alibi bancal. On l'a relâché au bout de deux jours, la police affirmant qu'il n'avait rien à voir avec le meurtre.

Ensuite, une bonne dizaine de jours après les faits, un autre homme a été arrêté, accusé d'avoir participé au meurtre.

Le garçon s'appelle Victor Gunnarsson, 32 ans, et il s'avère être un membre de l'EAP, l'Europeiska Arbetetpartiet. Son histoire a très vite semblé prometteuse, étant donné qu'un jour plus tard, la police déclarait avoir trouvé l'assassin. (On avait changé la formule de « participation » en celle d'« assassin ».) Victor avait un sacré dossier contre lui.

— C'est un taré d'extrême droite avec une fixette particulièrement documentée sur le Premier ministre, dont il a dit plusieurs fois qu'« il fallait le buter ». Il est également connu pour avoir suivi Palme lors de meetings électoraux et de diverses manifestations.

— Il était dans les parages à l'heure du meurtre. Des sources affirment qu'il était dans le même cinéma que le Premier ministre.

— Il ne sait pas expliquer où il se trouvait, et il semblerait qu'il ait menti à la police sur certains points décisifs.

— Il a un bonnet gris et un manteau qui ressemblent à ceux de l'assassin.

— En tant qu'employé de plusieurs agences de sécurité privée, il a reçu une formation de tir et sait se servir d'un revolver.

— Un témoin l'a identifié alors qu'il essayait d'arrêter une voiture avant de monter à bord, immédiatement après les faits, dans une rue qui mène à Tunnelgatan.

— Il a été repéré en train d'entrer dans un cinéma environ dix-douze minutes après le coup de feu, mais une demi-heure après le début du film.

— Il est connu pour avoir collaboré avec un groupe, jusqu'ici non identifié, d'extrême droite, religieux et antisémite, basé en Californie où il a résidé périodiquement.

En vingt-quatre heures tout le pays s'est intéressé à l'EAP, moi-même j'ai écrit plusieurs articles sur eux, et on avait l'impression que l'affaire allait être bouclée.

Mais soudain, quelques heures après son incarcération préventive, Gunnarsson était libre. Pourquoi ? Eh bien, parce que le témoin qui disait l'avoir vu essayer de monter à bord d'une voiture n'était plus sûr à cent pour cent que c'était lui.

Ce qui nous amène au fait du jour : aujourd'hui, la police a annulé sa conférence de presse quotidienne, au motif qu'ils n'avaient aucun nouvel élément à rapporter. Une impasse.

Réfléchissons : il est fort possible que Gunnarsson soit arrêté de nouveau ; les procureurs disent qu'ils n'ont rien contre lui, quoiqu'il reste digne d'intérêt.

C'est tout ce qu'on peut dire jusque-là. Bien sûr, je pourrais continuer mes spéculations sur encore deux cents pages – on écrit déjà des livres sur le sujet (peut-être devrais-je moi en écrire un) – mais elles manqueraient de matière.

Nous avons un Premier ministre qui est mort et un meurtrier qui s'est volatilisé.

Entre autres hypothèses, existe celle que des intérêts sud-africains seraient mêlés au meurtre. La commission Palme, où Palme lui-même jouait un grand rôle, venait de lancer une campagne contre les marchands d'armes qui faisaient des affaires avec le régime de l'apartheid.

On trouve aussi l'hypothèse du PKK kurde, qui a ordonné au moins trois meurtres politiques en Suède lors des deux dernières années. Jusque-là les meurtres visaient des « traîtres » au sein de leur propre organisation, mais une idée en vogue (et pas mal raciste) voit en

eux les coupables. Pourquoi ? Parce que leur bureau de Stockholm se situe rue David Bagares, là où le meurtrier a mystérieusement disparu. (Ce contre quoi s'élève la question rhétorique de savoir si un assassin serait assez stupide pour courir se réfugier dans le quartier général de sa propre organisation, à deux minutes des lieux du crime.)

Quoi qu'il en soit : voilà la toile de fond. S'il y a du neuf, je peux toujours t'appeler pour te faire un rapport, et tu peux déjà te servir de ces informations comme matériau de base pour l'enquête.

Je joins une photo de Gunnarsson, mais sois prévenu : son avocat a l'intention de surveiller les journaux étrangers qui publieraient sa photo (je fais partie des journalistes qui ont réussi à obtenir cette photo, qui aurait dû être en Une de tous les journaux d'Europe s'il n'avait pas été relâché).

Bon courage,
Stieg

A handwritten signature in black ink, consisting of a large, stylized initial 'S' followed by a horizontal line that tapers to the right.

Première Partie

STIEG

Jour de mort

Stockholm, 28 février 1986

Ce jour-là, le Premier ministre suédois allait mourir et Stieg arrivait comme à son habitude en retard au travail, une cigarette à la main. Il décida de prendre les escaliers pour gagner au moins trente secondes par rapport au nouvel ascenseur, inexplicablement lent. Il n'avait rien contre les escaliers, même quand il fallait les monter jusqu'au dernier étage. La cigarette allumée dans sa main droite limitait sa capacité à respirer correctement, mais il avait tout juste 31 ans et beaucoup d'énergie à revendre. Dans la main gauche il portait sa vieille mallette usée jusqu'à la corde, vide à l'exception de quelques papiers ; il montait les marches deux par deux, entraîné par un mélange de caféine et de nicotine.

TT était la plus grande agence de presse en Suède, et cela faisait un peu plus d'un an qu'elle avait emménagé dans des locaux qu'on avait fraîchement aménagés dans l'ancienne brasserie de St Erik, sur la place de Kungsholm. La technique et l'équipe de l'agence étaient d'un aussi bon niveau que celles de la Radio suédoise ou du journal *Dagens Nyheter*. La rédaction occupait les six étages du bâtiment, et comme n'importe quel visiteur, Stieg était obligé de traverser ce paysage de bureaux ouverts pour rejoindre le sien. L'atmosphère légèrement industrielle qui s'en dégagait s'accordait bien avec son caractère. Immédiatement à côté de l'entrée, on trouvait une rangée de fax de marque Toshiba. Tout le monde savait qu'il y en avait inutilement trop, mais dans les années 1980 période

yuppie, il fallait savoir montrer qu'on en voulait plus, même dans une agence de presse. À gauche, la rédaction où les hauts responsables de TT et une série de chefs intermédiaires avaient leurs bureaux. Stieg eut beau se faire invisible, son chef, Kenneth Ahlborne, lui lança un « bonjour ! » un peu trop sonore pour qu'il puisse faire semblant de ne pas l'avoir entendu.

« Tu l'auras aujourd'hui, promis ! »

C'était la troisième fois que Stieg demandait un délai supplémentaire, et si un autre chef eût déjà haussé plus brutalement le ton, la bienveillance de Kenneth avait aussi ses limites : Stieg devait livrer son article aujourd'hui.

En haut des escaliers, en venant des bureaux de la rédaction, on trouvait une salle d'archives de presse parmi les plus importantes de Suède, de longues rangées d'étagères que de grandes roues latérales permettaient de déplacer le long de rails – autre installation impressionnante, plus physique que celle des fax. Stieg longea les étagères, tourna après la dernière et ouvrit la porte de son bureau. La petite pièce, vitrée du côté des archives mais sans fenêtre, pouvait au mieux être qualifiée de fonctionnelle. Il partageait son bureau avec Ulla, responsable des archives, et un autre employé qu'on avait mis là faute de place dans un autre bureau. Cette position marginale n'était pourtant pas une relégation, au contraire. Tous ceux qui voulaient entrer en contact avec lui savaient où le trouver, et en fin de compte le vieux fauteuil défoncé qu'il avait ramené de chez lui accueillait plus de visiteurs que les longs sofas flashy de la rédaction à l'étage du dessous.

C'était un jour spécial. C'était le dernier vendredi du mois et tout le monde était convoqué à la réunion mensuelle, la dernière trouvaille du directeur, destinée à récolter « plus de feedback » de la part des membres de l'agence, selon l'expression consacrée. Dans le travail proprement dit, le flux d'informations descendait de haut en bas, ce qui ne déplaisait pas à Stieg. Son supérieur immédiat occupait une bonne position, c'était lui qui avait réussi à placer Stieg loin du centre de commandement, afin qu'il puisse se consacrer librement à ce qui le faisait vivre : combattre l'extrême droite.

En dehors de son travail ordinaire d'illustrateur, Stieg avait parfois la possibilité d'écrire de longs reportages sur les questions pour lesquelles il s'engageait à fond, et il mettait à profit chaque heure

de liberté pour se consacrer à ce qui lui importait vraiment : cartographe l'extrême droite suédoise et ses connexions à l'étranger. Il ne se souvenait plus exactement de quand il avait commencé à s'y atteler, mais cela faisait une dizaine d'années que son combat contre l'intolérance et l'injustice constituait une part intégrante de son existence. Le fait d'avoir grandi avec un grand-père maternel qui haïssait tout ce qui avait affaire avec le nazisme et l'extrême droite était sûrement l'explication principale de cet engagement, plus radical cependant que celui du grand-père. Il y dédiait sa vie.

Il était en retard à la réunion, où son seul but était de montrer qu'il participait à la vie de l'agence, avant de pouvoir retourner à son travail sans être dérangé, retrouver son calme et sa tranquillité. Il était dix heures du matin, trop tôt pour lui, et son collègue le plus proche ne fut pas peu étonné de le voir entrer de si bonne heure dans la salle de réunion. La porte se referma derrière lui, il s'écroula à bout de souffle sur sa chaise à l'instant même où le directeur déployait un large sourire pour leur souhaiter à tous la bienvenue.

La réunion fut sans surprise. La direction croyait ferme en la devise que la répétition est mère de la science, et Stieg quant à lui était sûr d'avoir déjà vu au moins trois fois les images du programme de travail de l'année 1986, dans un ordre différent peut-être. Le vrombissement du projecteur avait quelque chose d'assourdissant.

La seule surprise fut que l'un des rédacteurs se leva à la fin de la réunion pour rappeler à tous les journalistes de la rédaction qu'ils étaient invités le soir même au restaurant Tennstopet. Ce qui sous-entendait que tous ceux ne portant pas le titre de « reporter », « journaliste » ou « rédacteur » n'y étaient pas conviés.

Pour Stieg c'était aussi un vendredi un peu inhabituel, parce que Eva et lui avaient décidé de dîner et de passer la soirée ensemble. Pas au restaurant, non, mais en cuisinant à la maison, ou en commandant une pizza, ce qui signifiait qu'il devait garder l'œil sur sa montre et ne pas quitter le bureau plus tard que dix-neuf heures. Disons vingt heures. La station de métro Rådhuset n'était qu'à un quart d'heure à pied, de là il serait chez eux à Rinkeby en moins d'une demi-heure. À part ça, rien ne devait bousculer sa journée. Il devait finir un schéma qui montrait comment l'industrie suédoise

était contrôlée par la famille Wallenberg, l'une des plus puissantes constellations de la finance mondiale. Si les crises économiques de la dernière décennie avaient pu ébranler leur empire, leurs ramifications ne s'en étendaient pas moins à toute la société suédoise, à travers des fondations, entreprises et fédérations qui sur le papier n'avaient aucun lien avec la famille, mais dont les hommes clefs lui étaient étroitement liés.

Après avoir longtemps réfléchi, Stieg déplaia une carte du centre de Stockholm. Trois adresses situées à moins d'un kilomètre de distance chacune étaient entourées : la Maison de l'industrie à Östermalm, le palais Burmanska et notamment l'Association des entrepreneurs suédois à Blasieholmen, et un bâtiment anonyme situé au 6, Birger Jarlsgatan, où de nombreuses organisations, entreprises et sociétés avaient leur siège. Sur cette carte il déplaia le plan d'un réseau où des flèches à double sens tissaient une série de liens qui auraient évoqué une vertigineuse conspiration si Stieg n'avait pas pris soin de la rendre lisible au moyen d'annotations et de diverses nuances de gris. Une impression en couleurs était hors de propos. C'était techniquement possible depuis plusieurs années déjà, mais on ne comptait que quelques journaux du soir qui s'en servaient, et ils ne figuraient pas parmi les principaux clients de l'agence TT.

Stieg alluma une nouvelle cigarette et posa sa tasse de café devant les rames de papier et les poids qui empêchaient ceux-ci de s'envoler. Quand la cendre devenait trop lourde au bout de la cigarette, elle tombait souvent sur le papier et il l'éloignait en soufflant dessus, puis la ramassait avec les mains et la vidait dans l'une des tasses vides. La plupart des collègues prenaient leur déjeuner assez tôt ; Stieg pour sa part travaillait jusqu'à ce que ses pensées se troublent et qu'il soit contraint de s'injecter du sucre. Soit une moitié de petit pain rond emballé dans du plastique, avec du fromage en tranches et un cornichon de la cafétéria.

Lorsque Stieg regarda sa montre, il était déjà dix-sept heures trente. Il devait se dépêcher de finir son schéma. Demander un délai supplémentaire n'eût été d'aucune aide, il aurait seulement couru le risque d'être éjecté du prochain article de fond, seule chance qu'il avait de pouvoir aborder les questions essentielles en touchant un large public.

Stieg essaya d'ajouter dans un coin de la carte un texte portant la vieille devise de Marcus Wallenberg : « *Esse, non videri* ». « Être sans être vu », cela collait parfaitement au message que délivrait cette image d'un réseau secret ; mais sans traduction, personne ne comprendrait, et une phrase de plus risquait de rendre le tout illisible. Il décida de ne plus bouger tant qu'il n'aurait pas fini : deux, trois heures maximum devraient suffire. Il aurait alors juste le temps d'arriver chez lui avant qu'Eva ne commence à croire que leur dîner tombait à l'eau.

Il y avait sans doute quelque chose de magique dans ces couches superposées de lignes et de symboles qui faisaient filer le temps. Soudain il était vingt heures passées, il fallait réagir sans attendre. Il décrocha son téléphone Ericsson modèle Dialog légèrement égratigné, et tandis que le clavier lumineux émettait ses bips familiers, il se demandait comment il allait bien pouvoir expliquer à Eva qu'il ne rentrerait pas avant minuit, et qu'il manquerait leur dîner.

Ce ne fut pas si difficile : Eva acceptait toujours ses explications, c'était sa mauvaise conscience à lui qui compliquait les choses. Il lui fallut dix minutes après avoir raccroché pour se remettre au travail. Une chose était désormais sûre : il devait finir dans la soirée.

La radio était allumée. On retransmettait la pièce de théâtre d'un groupe qui s'appelait *Societas Avantus Gardiae*. Si Stieg avait tendu l'oreille, il aurait entendu le présentateur exhorter les auditeurs à deviner quel homme d'État allait être tué ce soir, insistant sur le fait que ce n'était *pas* Gustav III, bien que la pièce racontât les préparatifs de son assassinat. Stieg avait besoin de quelque chose de plus léger pour ne pas être distrait : il changea de station pour en trouver une autre qui diffusait de la pop en continu.

Quand il étendit la main vers l'interrupteur placé sur le lourd pied en fonte de sa lampe de bureau, afin d'éteindre la lumière, il était vingt-trois heures vingt. Presque au même instant, un coup de feu retentissait sur Sveavägen, le Premier ministre suédois était mort. Stieg heureusement n'en savait rien ; il ne pensait qu'à une seule chose : ne pas rater le prochain métro pour Rinkeby.

La haine

C'était en germe depuis plus de vingt ans. Bien qu'il fût l'un des hommes politiques les plus influents de l'histoire de la Suède, son parcours avait été complexe, semé d'embûches, et il s'était fait d'innombrables ennemis.

Olof Palme avait succédé, comme Premier ministre et à la tête du Parti social-démocrate, à Tage Erlander, qui avait occupé le poste pendant vingt-trois ans, un record mondial. Lors de la dernière élection d'Erlander, le Parti social-démocrate avait recueilli plus de 50 % des voix. Il était impossible pour Olof Palme de devenir plus populaire que son prédécesseur. Issu de la bonne bourgeoisie, Palme était regardé avec défiance par les ouvriers et les petits employés de son propre parti. C'était aussi lui qui en 1976 fit perdre aux sociaux-démocrates leur première élection en quarante ans.

Cette défaite électorale lui donna néanmoins la possibilité de se consacrer davantage à son engagement principal, la politique étrangère. Olof Palme était un ami du tiers-monde, il luttait pour rendre justice aux plus faibles. Il aimait raconter que sa première action politique avait été, avec quelques amis, de donner son sang pour collecter de l'argent afin de lutter contre l'apartheid en Afrique du Sud.

La politique étrangère de Palme le mit souvent aux prises avec les grandes puissances. Il provoqua la colère de l'Union soviétique lorsqu'en avril 1975 il qualifia la Tchécoslovaquie, son État satellite,

de « créature de la dictature », et aussi lorsqu'il critiqua l'invasion soviétique de décembre 1979 en Afghanistan.

Il provoqua également les États-Unis, qui rompèrent deux fois leurs relations diplomatiques avec la Suède à cause de Palme : la première fois en février 1968 après qu'il eut défilé aux côtés de l'ambassadeur de Moscou au Nord-Vietnam lors d'une manifestation contre la guerre du Vietnam à Stockholm ; la seconde lorsque, critiquant le bombardement d'Hanoi de Noël 1972, il compara l'entreprise américaine aux pires crimes du XX^e siècle.

Beaucoup voyaient dans la politique de Palme, et donc de la Suède, une troisième voie, et il avait sa propre idée pour mettre un terme à la guerre froide. À travers la « Commission Palme », telle qu'on la nommait et dont il était le président, il s'efforçait, avec d'autres leaders politiques, de poser les conditions d'un désarmement qui rendrait le monde plus sûr. Un tel projet intéressait moyennement les États-Unis, ce qui le condamnait d'avance, mais l'intérêt manifesté par l'Union soviétique fit grandir la défiance à l'égard de Palme en Suède comme à l'étranger. On l'accusait de travailler pour les Russes.

Entre 1980 et 1982, Palme fut l'émissaire de paix envoyé par l'ONU dans la guerre entre l'Iran et l'Irak. Il échoua dans cette mission impossible, et lorsqu'on découvrit qu'il s'était activement engagé à aider des fabricants d'armes suédois, principalement Bofors, à signer des contrats en Inde, beaucoup ne virent plus en lui qu'un hypocrite. D'abord il prenait l'initiative d'un désarmement et s'engageait pour la paix, puis l'instant d'après soutenait l'exportation d'armes suédoises pour sauver des emplois.

En Suède, les critiques pensaient que le pays n'avait ni le temps ni les ressources nécessaires pour jouer sur la conscience du monde, et qu'il était du devoir du Premier ministre, en revanche, de s'occuper de politique intérieure, où la position de Palme se trouvait également fragilisée. Par ses discours et son habile jeu de pouvoir, il s'était fait autant d'ennemis à gauche qu'à droite.

Contre sa volonté, il dut assumer la réalisation du vieux projet social-démocrate de transformation du salariat, qui impliquait qu'une partie des bénéfices d'une entreprise soient reversés sous forme d'actions à ses employés. Les critiques utilisèrent le terme de « socialisme soviétique » et plusieurs entreprises quittèrent le pays.

Mais ce n'était pas sa politique qui irritait en premier lieu ses détracteurs. Son origine sociale bourgeoise lui attirait la défiance de nombreux collègues de son propre parti, tandis que les bourgeois lui reprochaient d'avoir trahi sa classe. Son charisme et son aura avaient aussi quelque chose d'agaçant. Lors des débats, Palme se montrait impatient, et on trouvait arrogante sa façon de démonter systématiquement ses adversaires dès qu'ils lui étaient inférieurs. Avec un QI de 156, il faisait partie de cette petite fraction de la population qu'on pourrait qualifier de « génies ». C'était moins que l'acteur Dolph Lundgren, 160 de QI, mais plus que tous les autres politiques de Suède, et Palme ne cachait pas qu'il avait conscience d'être plus intelligent que ses adversaires.

Il était très recherché dans le monde de la culture, les invitations VIP aux premières étaient monnaie courante, mais lorsque Ingmar Bergman, réalisateur mondialement célèbre, fut accusé de fraude fiscale en 1976, et arrêté de manière passablement humiliante en plein théâtre de Stockholm, sa popularité décrut et les invitations se firent plus rares.

Dans les médias également, Palme s'était fait de puissants ennemis. La majorité des journaux suédois étant indépendants, il avait réussi à s'attirer l'inimitié du journaliste le plus influent de Suède : Jan Guillou. Lorsque celui-ci révéla que le Parti social-démocrate, avec Palme à sa tête, utilisait les services secrets de l'armée, l'IB, comme ses espions personnels, notamment en mettant sur écoute des sympathisants communistes, on crut vivre un Watergate à la suédoise. Sauf que Palme tira mieux son épingle du jeu que Nixon. Il parvint à se maintenir, tandis que Jan Guillou et son collègue Peter Bratt furent condamnés chacun à un an de prison pour espionnage.

Mais Guillou n'était pas un ennemi facile, et quelques années plus tard, il s'en prit de nouveau à Palme lors du scandale Geijer, par lequel on découvrit que des hommes politiques suédois, notamment le ministre de la Justice Lennart Geijer, avaient eu des relations sexuelles avec des prostituées. Palme ne s'en tira que d'un cheveu, grâce à son homme de main, le commissaire Hans Holmér, et à son secrétaire Ebbe Carlsson, qui rédigèrent pour lui un démenti partiellement mensonger.

L'ultime tentative de Guillou de faire tomber Palme fut ce qu'on appela l'affaire Harvard, dont on ne sut jamais le fin mot mais qui touchait directement la famille du ministre. Dans une interview en direct à la radio, Guillou demanda à Palme s'il n'avait pas obtenu pour son fils Joachim une bourse d'études à l'université américaine de Harvard, en remerciement d'un discours tenu par son père dans ladite université. Olof Palme, d'ordinaire jamais pris en défaut, hésita ce soir-là trop longtemps pour que sa réponse, finalement négative, pût être considérée comme digne de foi. Une nouvelle affaire était en cours.

Lorsque la haine de Palme fut bien installée dans différentes couches de la société, elle devint inarrêtable. Des campagnes contre lui commencèrent. Des journaux publièrent des caricatures d'Olof Palme affublé d'un nez crochu, les dents sales et des cernes sous les yeux. Il y en avait pourtant pour le trouver séduisant : l'actrice américaine Shirley MacLaine affirma avoir eu une liaison avec lui. Il n'en fallut pas plus pour que des rumeurs sur les relations extra-conjugales du ministre se répandent comme une traînée de poudre.

De nombreux quotidiens suédois publièrent des annonces attaquant directement Olof Palme et sa politique. On se mit à utiliser le néologisme « palméisme » dans un sens négatif, sans savoir exactement de quelle idéologie il était censé être le nom. Ce qui était clair, c'est que derrière les gros titres se trouvaient des portefeuilles capables de payer les millions que coûtaient ces annonces dont les porte-parole publics étaient l'acteur Gio Petré et le médecin Alf Enerström, jusque-là inconnu. Pendant ce temps-là, la revue *Contra*, ouvertement à droite, vendait des cibles à fléchettes à l'effigie d'Olof Palme.

En décembre 1985, les élections parlementaires amenèrent un nouveau gouvernement social-démocrate. Lors d'un meeting du parti des « Modérés », Moderaterna, on lança au public une poupée représentant Olof Palme, livrée aux injures et aux crachats de la foule.

Le 3 novembre 1985, le journal *Svenska Dagbladet* publia un article polémique signé du commandant de marine Hans von Hofsten où lui et d'autres militaires contestaient publiquement la politique du Premier ministre à l'égard de l'Union soviétique.

Olof Palme était sous pression. Une rumeur annonçait sa démission prochaine et sa retraite dans un poste aux Nations unies. Il était fatigué, et c'était de bonne guerre. L'homme politique le plus brillant et le plus influent de Suède se voyait contesté de toutes parts. La route semblait bloquée de tous côtés. On était le 28 février 1986.

La carte du meurtre

Stockholm, 1^{er} mars 1986

« Palme a été assassiné. »

Les mots le secouèrent comme un réveil en sursaut. Eva s'était levée un peu avant lui et avait allumé la radio, étonnée d'entendre que les trois stations retransmettaient toutes de la musique funèbre. Celle-ci s'interrompit soudain pour laisser place à un flash spécial.

Ils ne prirent aucun petit déjeuner. Seulement un café noir dans la cuisine spartiate. Kenneth de TT appela Stieg, et celui-ci lui demanda s'il en savait plus que ce que les informations disaient, mais tout ce qu'il obtint de son chef fut l'ordre de venir au bureau. Immédiatement. Eva décida de le suivre en ville. Elle était débous-solée, il lui paraissait impensable de rester seule à la maison.

La station de Rinkeby était aussi déserte que chaque samedi. Ils firent les cent pas sur le quai en attendant le métro pendant ce qui leur sembla une éternité. Une demi-heure plus tard ils étaient à T-centralen. Stieg ne descendit pas à Rådhuset comme il en avait l'habitude. Il voulait passer encore un peu de temps avec Eva avant que l'enfer au bureau ne se déchaînât. Ils sortirent dans la rue Vasagatan et tournèrent à droite dans Tunnelgatan. Après avoir marché cinq minutes dans l'anonymat de la petite rue, ils aperçurent une voiture de police et un groupe de gens au coin de l'avenue, devant Skandiahuset. Alors ils réalisèrent : le Premier ministre de Suède avait été assassiné en pleine rue, au cœur de Stockholm.

En s'approchant du lieu du crime, le silence les frappa. Une centaine de personnes s'étaient rassemblées autour du périmètre de sécurité. Nul grand geste, aucun mot à voix haute, ceux qui pleuraient le faisaient en silence. La manière suédoise d'exprimer son chagrin. Des gens s'approchaient, certains avec une rose à la main, d'autres s'en allaient, mais tout cela sans un bruit.

Eva et Stieg avancèrent jusqu'à la bande de plastique qui délimitait la scène du crime, et ils comprirent qu'ils étaient tout près de l'endroit exact où Palme avait été tué. Du sang avait coulé sur le trottoir gelé, la glace était teinte d'un rouge sombre. La flaque de sang était plus grande que ce qu'ils imaginaient qu'un être humain pouvait en contenir. On avait déposé des fleurs, des roses surtout, autour du périmètre interdit, certains les avaient jetées au milieu. Il faisait froid, pourtant ils restèrent là une bonne heure, immobiles. Seule la radio dans la voiture de police brisait sporadiquement le silence.

De là où ils étaient, on pouvait voir toute l'avenue Sveavägen dans les deux sens. Une cinquantaine de mètres plus loin, dans Tunnelgatan, des baraques de chantier bloquaient en partie la vue vers le tunnel. Derrière elles s'élevait la butte de Brunkeberg.

Il n'était que neuf heures du matin, la journée serait longue pour toute la Suède. Beaucoup d'autres gens allaient venir, beaucoup déposeraient des roses. Peut-être l'assassin lui-même serait parmi eux, si l'on en croit le vieil adage qui veut que le meurtrier revienne toujours sur les lieux de son crime.

*

Dans l'ascenseur qui le portait à l'agence, Stieg tentait mentalement de passer du désarroi du deuil aux résolutions énergiques. Il se disait qu'il n'y avait aucun mal à ce qu'il ne fût pas venu directement au bureau, car il faudrait encore quelques heures à la rédaction pour se faire une idée précise du meurtre, avant de lui en demander une ou plusieurs illustrations. La journée allait être très longue, il serait vraisemblablement obligé de travailler jusqu'au lendemain matin.

Sur les lieux du meurtre, l'atmosphère avait été digne, silencieuse, en contraste extrême avec l'agitation qui l'accueillit lorsqu'il

poussa les portes de la rédaction. On avait l'impression que tous les employés avaient été rameutés, que TT était en charge exclusive de tout ce qui touchait au meurtre. Tout le monde s'occupait de rassembler les rares éléments dont on disposait. Dans quelques heures les premiers articles devaient être lancés, mais le travail de collecte d'informations continuerait, surtout si la police mettait la main sur un suspect. Chaque heure qui passait réduisait les chances de voir l'affaire se régler rapidement, tous les policiers le savaient. Les journalistes aussi.

Une heure à peine après son arrivée, Stieg était déjà chargé d'une mission qui lui prendrait toute la journée et peut-être un bout de la nuit, selon ce qu'on découvrirait. Il devait réaliser une carte de la zone autour du cinéma Grand et des lieux du crime, sur laquelle on reporterait ensuite tous les éléments connus jusqu'ici. Cela le soulageait de s'être rendu sur place avec Eva, sans l'aider pourtant à déterminer quelles informations faire figurer sur la carte. Le risque était qu'il faille insérer beaucoup de texte autour du cinéma Grand et du lieu de l'assassinat, mais rien autour. Une version anglaise était nécessaire, on pourrait y ajouter plus de texte que dans la version suédoise. La pression des médias étrangers était d'ores et déjà énorme, et TT était l'une de leurs sources principales en Suède.

Stieg prit une carte de Stockholm pour marquer en pointillé le chemin parcouru par Palme, en notant les lieux qu'il savait importants. Avant de se mettre à dessiner, il débarrassa la table des tasses vides et autres paperasses inutiles, puis se servit un café bien chaud pour remplacer celui qui avait déjà eu le temps de refroidir. Il mit devant lui une carte de Stockholm grand format, qu'il recouvrit d'un transparent A3. Il inclina la table de façon que la carte vienne se positionner à une dizaine de centimètres du bord inférieur. De la main gauche il prit une règle en T pour contrôler que le bord était bien parallèle. À main droite, un jeu de décalcomanies comprenant lignes, symboles et lettres. Il commença par tracer le contour du quartier et des rues. Quand le fond fut prêt, il continua en utilisant des couches adhésives pixelisées qu'on pouvait coller des deux côtés. Il en découpait la forme exacte avec un scalpel, dont il utilisait le côté lisse pour aplanir les petites bulles qui restaient sous le plastique. Stieg n'était pas un fanatique de l'aspect mécanique des pixels, mais c'était la dernière mode, il fallait faire avec.

Tout au long de la journée les informations affluèrent. Ses collègues et lui firent le tri entre celles qui provenaient de la police, des médias et de l'opinion. Lorsque Stieg eut achevé à la fois la version anglaise et la version suédoise de sa carte, il y avait déjà quelques heures que nous étions le 2 mars.

Sherlock Holmér

Stockholm, 1^{er} mars 1986

L'enquête policière sur l'assassinat d'Olof Palme ne pouvait pas prendre un départ plus calamiteux. Le tireur s'était échappé sans difficultés, malgré plusieurs patrouilles de police alentour, et bien que la première voiture fût arrivée sur les lieux quelques minutes à peine après le crime.

La zone à laquelle il était interdit d'accéder était bien trop petite, si bien que les balles furent retrouvées par des passants, hors du périmètre de sécurité, dans les jours qui suivirent le meurtre. Des preuves ultérieures purent aussi bien disparaître.

Une sorte de paralysie s'était emparée des responsables de la centrale policière, l'alerte nationale ne fut donnée qu'à 2 h 05, deux heures et demie après les faits. L'avis de recherche signalait alors deux meurtriers. La nuit s'était déroulée dans un chaos tel qu'il apparut nécessaire de confier l'enquête à un homme à poigne. Il y avait trois possibilités :

Les attentats terroristes ou en lien avec des puissances étrangères relevaient des services de la Police de sécurité, la SÄPO. Sven-Åke Hjalroth, son directeur, avait été nommé pour en apaiser la gestion après une période troublée. Comme il avait commencé sa carrière à la Poste, on lui avait trouvé le surnom peu flatteur de « Postillon ».

L'autre solution était la Police criminelle du royaume, *Rikskriminalpolisen*, dont la mission était entre autres de résoudre les affaires